1
Bienvenue à Athènes !

Un petit atelier de banlieue

Notre histoire commence un matin de -455. Nous sommes dans une petite ruelle de l'Alopèce. C'est encore la nuit.

Des odeurs désagréables – un mélange de poisson, de crottin et d'urine – vous chatouillent les narines. Ici et là, des débris d'amphores, des morceaux de tissu, des flaques de vin jonchent le sol. Tout est silencieux, tout est endormi. Au coin de la rue se trouve une fontaine asséchée, au pied de laquelle un chien et un âne, sans doute attirés par la fraîcheur, ont trouvé refuge. Nous sommes en plein été, au mois d'hécatombaion – l'équivalent de notre mois de juillet. Bien que le soleil ne soit pas encore levé, l'air est déjà difficilement respirable. Le sol en terre battue et la pierre des habitations restituent la chaleur écrasante de la veille.

Le mois d'hécatombaion est un mois particulier pour les Athéniens. C'est le premier de l'année et celui au cours duquel se tiennent les Panathénées, la grande fête de la ville qui accueille des visiteurs venus de toute la Grèce. Un moment d'effervescence et d'excitation en perspective, qui se double souvent de débordements populaires, de bagarres de rue et de démonstrations d'ivrognerie.

Sur les murs, quelques graffitis – « Pyrrhos a bu ici », « Isocrate est un sale bâtard », « Anticlès aime Kallisto » – nous rappellent que nous sommes au cœur du centre urbain le plus important de son époque.

Athènes n'est pas encore la ville que tout le monde connaît. Cette ville creusée dans le marbre, baignée de soleil et de splendeur, ce miracle descendu de l'Olympe, vous ne le trouverez pas ici. Ici, tout pue. Tout est sale. Pas de temple au noble fronton, pas de statue de héros drapé dans sa gloire. Nous sommes dans l'un des quartiers les plus modestes de la ville. Le quartier des artisans et des petits travailleurs.

Soudain, un bruit sec tranche avec le silence de la nuit. Tac ! Tac ! Quelqu'un frappe avec un marteau. Il est à peine plus de 6 heures du matin, mais les premiers artisans sont déjà à l'œuvre. Le bruit franc et régulier provient d'un modeste atelier au

croisement de deux rues. Par la porte entrouverte se répand la lumière diffuse et discrète d'une petite lampe à huile.

C'est un jeune homme. Il est courbé sur un bloc de pierre, les yeux plissés, le front couvert de transpiration. Quel âge peut-il avoir ? Quinze, seize ans. Dans sa main droite, il tient un épais maillet. Depuis quelques mois, il est entré au service de son père comme apprenti. Avez-vous déjà essayé de taper sur une pierre avec un marteau et un burin ? La vibration vous remonte dans le bras et résonne jusque dans votre poitrine. Sans parler du bruit assourdissant du métal, des éclats de roche qui vous piquent le visage ou des morceaux de pierre qui risquent à tout moment de vous tomber sur les pieds.

Ce travail, le jeune homme le connaît bien.

Son nom ? *Sokrates Alopekethen* – Socrate, du quartier d'Alopèce.

Comme chaque matin, il promène ses mains gourdes et ses yeux ensommeillés sur les blocs de marbre qui remplissent l'atelier.

À le voir ainsi, ruisselant de sueur, le visage couvert de poussière, on ne donnerait pas bien cher de lui.

Un apprenti comme un autre, dans une ville qui en compte plusieurs milliers.

Grandir à Athènes

Socrate est le fils de Sophronisque, tailleur de pierre, et de Phainarète, sage-femme. Un grand frère, Patroclès, issu d'un premier mariage de sa mère Phainarète*, partage sa chambre à l'étage. C'est une famille sans histoire. Si l'on en croit Diogène Laërce, un auteur grec un peu oublié aujourd'hui, Socrate est né le 6 du mois de thargélion, dans la quatrième année de la 77e Olympiade**. Cela correspond pour nous à la première moitié de l'année 469 avant J.-C.

Chaque matin, lorsqu'il pousse la porte de la maison, Socrate admire l'amoncellement de bâtisses, parfois creusées à même la roche et recouvertes d'un toit de chaume, qui forment le paysage de la ville. Au-delà des limites de la cité, trois collines dessinent l'horizon : le mont Aigaléos à l'ouest, le mont Parnès au nord et le mont Pentélique à l'est.

À sa droite, il peut apercevoir, vers le centre d'Athènes, la célèbre Acropole, cette petite colline rocailleuse haute de 156 mètres, baignée de soleil. Et à ses pieds, une petite place bordée de colonnades : l'Agora, où se retrouvent les commerçants de la ville et les paysans des alentours. Socrate les voit passer depuis l'atelier de son père. Marchands de poissons,

* Platon, *Euthydème*, 297e.
** Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, « Socrate », 44.

d'épices, de céréales, accompagnés de leurs esclaves ou, pour les plus pauvres, de leurs femmes.

Le jeune garçon prend une inspiration et hume le filet délicieux de ces marchandises. Dans Athènes, on se nourrit d'à peu près tout… sauf de viande, réservée aux classes les plus aisées. Pour les autres, les gens du peuple, les repas tournent en général autour du blé. On le prépare en pain, en bouillie, en crêpes ou en galettes, et on y ajoute un peu ce qu'on veut : olives, fromage de chèvre ou de brebis, figues, noix, raisins. Les légumes sont aussi très présents, en particulier le chou, la laitue, les concombres et les radis. L'alimentation est plutôt sobre et végétarienne. Pour boire, il y a de l'eau et du vin. Celui-ci est coupé, mais souvent aromatisé d'épices ou de miel (on ne connaît pas encore le sucre). « Ah ! le vin tempéré d'eau, aussi doux que le miel ! » dit une chanson célèbre à l'époque*.

Les Athéniens un peu plus aisés se nourrissent également de poissons et de fruits de mer en provenance du Pirée, le port de la ville situé à moins de 10 kilomètres de l'Agora. Sardines, anchois, thon : le choix est vaste. Les aristocrates les dégustent frais ou fumés. Ils se délectent également de seiches ou de

* Anacréon, *Odes*, XXXVIII.